

3.

Kostia était là depuis quelques jours mais il n'arrivait pas à s'habituer à ce qu'il voyait dans les premières minutes après son réveil : la petite chambre pauvrement meublée avec des murs blanchis à la chaux et des fenêtres sans rideaux. Il n'y avait que le lit en bois dans lequel il dormait, une armoire à vêtements, dans laquelle il n'y avait presque pas de vêtements et deux chaises. Le lit était en bois au plein sens du terme : c'était des planches recouvertes d'une couverture. Un rude traversin étroit lui servait d'oreiller.

Son oncle, bien qu'étant de sa famille, était lointain et étranger. Kostia ne l'avait pas vu depuis sept ans, une grande moitié de sa vie. La façon dont il l'avait imaginé autrefois ne s'avérait pas vraiment fidèle. Oleg était taciturne, bourru et sévère. La sévérité était un point commun qu'il avait avec la mère de Kostia ; le garçon n'en avait pas peur, y étant habitué depuis l'enfance. Le caractère peu loquace de son oncle l'arrangeait plus qu'il ne l'ennuyait. Lui n'aimait pas parler. Mais quand leurs regards se rencontraient, même par une chaude journée, Kostia sentait le froid, les mots mouraient sur ses lèvres et on aurait dit un petit chaton abandonné. Il s'étonnait de la ressemblance entre son oncle et sa mère. Maman avait les mêmes yeux, bleus et froids, mais tout de même, ils étaient plus doux et plus gentils que les yeux profonds d'Oleg, de la couleur sombre de la glace en février.

D'habitude Oleg n'entrait pas dans sa chambre. Mais un matin, alors qu'il était encore à mi chemin entre le sommeil et la veille, il se réveilla en sursaut. Il sentit, plus qu'il ne vit, bouger une ombre dans la pénombre de la chambre

« En route, » entendit-il avant d'avoir eu le temps de pousser un cri. Les restes de sommeil s'envolèrent et se rappelant instantanément qu'il était loin de chez lui et face à face avec un étranger, il se roula en boule.

On s'en va dans une demi heure, l'informa Oleg.

Où ça ?

A la messe.

C'était quelque chose de nouveau dans leur vie monotone. Qu'est-ce que c'était que cette messe, Kostia ne voulait pas poser de questions. Il ne voulait d'ailleurs aller nulle part, mais il était hors de question de refuser ou d'exprimer son mécontentement. Il se leva sans rien dire, chancelant un peu à cause du manque de sommeil, et enfila son jeans et son tee-shirt.

Quand il fut habillé, Oleg le toisa de la tête aux pieds, avec une insistance particulière pour le jeans bleu tout neuf.

—Ça ne va pas, ça.

—Quoi ? demanda Kostia, sans comprendre.

—On ne va pas à l'église habillé comme ça. Mets quelque chose de plus discret.

—A l'église ? Voilà ce que...

—Dépêche-toi !

—La voix et l'aspect même d'Oleg était tel qu'il fallait se remuer. Kostia se mit à sortir toutes ses affaires de la valise, qu'il n'avait pas déballée complètement. Il fouilla tout sans comprendre ce que c'était que plus discret. Ce short, par exemple, avec un tas de poches et de rivets, est-ce que c'était assez discret ? Ou le pantalon de sport, noir avec de larges bandes rouges ?

« Combien de temps tu vas y passer ? Oleg était de nouveau après lui. Tu as un pantalon ordinaire ?

—Comment ça ? Kostia le regardait comme un poussin regarde un épervier.

—Un pantalon ordinaire avec des plis, comme portent les gens normaux, et pas ces chiffons de couleur. »

Kostia, honteux, contemplant sa valise déballée. Alors, il avait des chiffons de couleur... »

Il fut décidé qu'il irait comme il était. Un jeans bleu foncé et un tee-shirt blanc, c'était effectivement ce qu'il avait de plus discret dans sa garde-robe.

L'église se trouvait à Gorniak, une petite ville comme Ukraïnsk. On y allait par une route goudronnée qui traversait la décharge. Mais par n'importe quel temps, Oleg allait à l'église à pied, à travers champs.

Ils avaient un peu plus d'une heure à marcher. La fraîcheur du matin ruisselait encore sur la terre, et bien que Kostia fût fatigué, faute d'habitude, le mouvement même lui était agréable : ses pensées tristes se dispersaient, comme si dans sa tête s'installaient à leur tour la fraîcheur et la paix.

Alors, c'est ça, l'office, pensait-il, après avoir fait cinq kilomètres à travers champs et être resté debout immobile pendant plus de deux heures dans l'église.

Oleg se signait et inclinait la tête. Kostia s'efforçait de l'imiter. C'est sûrement comme ça qu'il faut faire, pensait-il. Les chorals inconnus l'avaient distrait au début, mais au milieu de l'office il cessa de distinguer les

différentes voix et n'entendit plus qu'une seule note monotone interminable. L'immobilité prolongée lui engourdissait les pieds. Les voix des vieilles l'endormaient, la tête lui tournait, ses yeux larmoyaient.

Il ferma les paupières. Il lui sembla que cela n'avait duré qu'une seconde, mais soudain il sentit avec horreur la terre lui manquer sous les pieds et il s'écroula.

Tout son corps agité de soubresauts, il reprit conscience. Oleg le regardait sévèrement. Des larmes lui vinrent aux yeux. Alors les voilà, les fruits d'ici, surtout les pêches et les raisins !

Ça va être encore long ? murmura-t-il d'une voix suppliante à l'oreille d'Oleg. Mais celui-ci ne regarda même pas de son côté.

Heureusement, l'office se termina peu après. Quand Kostia sortit de l'église, un peu chancelant, un soleil éclatant brillait déjà partout, annonçant une nouvelle journée de canicule. Ils traversèrent la cour de l'église, recouverte d'un beau dallage (le matin, Kostia ne l'avait pas remarqué), tournèrent dans une allée étroite mais bien entretenue, plantée de peupliers argentés et se trouvèrent dans un vieux jardin. Il était abandonné, et presque désert, comme du reste tout ce qui se trouvait autour de l'église.

Il n'y avait qu'une chose de bien : une fois sous son ombre, on devenait invisible, dans cette verdure luxuriante on ne distinguait pas à vingt mètres. Ils suivirent un sentier étroit, à peine visible et arrivèrent dans une petite clairière. A leurs yeux apparut une petite chapelle désaffectée, avec des traces de chaux sur les murs et une coupole de bois sombre, comme un ange suranné qui aurait atterri là au mauvais moment. Les volets de bois étaient fermés, il y avait un cadenas sur la porte. Kostia ne s'attendait pas du tout à l'arrivée d'une dizaine d'enfants, qui en apercevant Oleg, accoururent vers lui avec une joie bruyante.

Il n'avait encore jamais vu cela. Leur visage avait un cachet particulier ; leurs vêtements étaient bigarrés, certains avec des couleurs anormalement vives, comme des clowns de cirque ou des hardes d'occasion, d'autres avec des frusques grises et trop larges.

La gamine la plus proche de Kostia se fourrait un doigt dans le nez et la configuration de sa main avait quelque chose de bizarre. En regardant mieux, il comprit qu'elle avait tous les doigts de la même longueur. Elle était grande, elle avait le dos large et la poitrine bien développée, il ne lui restait d'enfantin que ses grands yeux étonnés et ses gestes maladroits. A côté d'elle se trouvait une autre fille – qu'Oleg appelait Yana – une petite rigolote d'environ huit ans avec de bonnes joues rouges et des sourcils en arcs de cercle. Son sourire n'allait pas avec le reste de son visage. Elle tenait par la main un gamin presque nu, extraordinairement sale qui, en voyant Oleg, jeta son mégot dans l'herbe. Il devait avoir sept ans. Il n'arrêtait pas de rire, mais pas joyeusement comme Yana, mais d'un rire rauque et épuisant. Kostia n'eut pas le temps de les regarder tous, car Oleg avait déjà ouvert les volets et la porte et toute la troupe s'engouffra à l'intérieur.

En venant de la lumière, Kostia trouva l'endroit un peu sombre mais au bout d'une minute, il s'était déjà habitué. Sur les côtés il y avait quelques bancs, au milieu un piano droit délabré. La chaleur n'entraînait presque pas et du coup, Kostia se sentait mieux.

Les enfants s'étaient calmés. Certains riaient encore entre eux, mais bientôt le silence se fit. Sans s'être concertés, tous se placèrent en demi-cercle devant le piano et chantèrent le « notre père ». Puis on commença la répétition. Quand on entonna « je crois en toi », un autre garçon arriva, de haute taille, le visage basané et sérieux. Il traversa rapidement l'espace vide de la chapelle et se plaça à côté d'Oleg.

Les enfants chantaient avec l'air d'accomplir quelque chose d'important et d'utile. Même Micha, le ventre à l'air, regardait attentivement Oleg et s'efforçait de tomber juste. Sa voix avait un coloris particulier ; on ne pouvait pas dire que c'était joli, mais c'était très spontané.

Pour l'instant, on ne s'occupait pas de Kostia, on ne lui apprenait rien. Oleg avait défini sa voix comme deuxième intermédiaire et lui avait dit d'écouter, pour l'instant. Il ne connaissait ni les paroles, ni la mélodie, mais il essayait de saisir au vol. Parfois Oleg interrompait la répétition, s'arrêtait sur tel ou tel passage et chantait lui-même pour montrer l'exemple. Alors on reprenait en reprenant ce fragment jusqu'à obtenir l'effet désiré.

Cela dura jusqu'à l'heure du repas. Le mot « déjeuner » mit une animation joyeuse, les voix se firent plus sonores et plus bruyantes ; les enfants s'agitèrent, se mirent en mouvement et s'éparpillèrent dans la chapelle.

A cet instant dans l'encadrement de la porte se montra une silhouette de jeune fille élancée. Une fille qui ressemblait beaucoup à Yana, avec le même teint pur, habillé pauvrement tout en gris, mais avec beaucoup de soin et même avec un certain goût. Elle s'approcha d'Oleg tout doucement. Elle devait avoir à peu près quinze ans. A ses mouvements et à son visage, on devinait qu'elle était gênée dans cette compagnie. Kostia la suivit du regard. Ce n'est pas qu'elle ne l'avait pas remarqué, elle ne voyait personne d'autre qu'Oleg. Elle se mit sur la pointe des pieds, lui chuchota quelque chose à l'oreille et, sans le quitter d'une semelle, se dirigea avec lui vers la salle à manger.

La longue table de planches sous l'auvent et deux rangées d'assiettes incassables en aluminium, c'était la salle à manger. De chaque côté de la table, des bancs de bois. La « salle à manger » jouxtait la « cuisine », quel-

ques gamelles sur un fourneau, d'où s'échappait une vapeur à vous tourner la tête. Tout autour tournaient des mamies affairées.

Avant le repas on chanta de nouveau le « Notre père ».

Il y avait d'abord de la soupe de pommes de terre et de gruau, avec, au-dessus, quelques légumes verts qui flottaient. Kostia l'engloutit si vite qu'il n'eut pas le temps d'en remarquer le goût. Si l'on se rappelle qu'il s'était levé avant le jour, il y avait huit heures qu'il n'avait rien mangé. Ensuite il y avait de l'orge perlé, un peu liquide, amélioré par une petite quantité de beurre. Il le mangea avec davantage de recul.

Kostia remarqua alors sa voisine, une petite fille aux cheveux dorés. Pour la circonstance, elle était bien habillée, même trop : une petite robe bleu pâle avec des volants. Ses cheveux soyeux étaient tout aussi impeccables. C'est comme ça que doit être Malvina, pensa-t-il. Ayant à peine tourné la tête et l'ayant regardé du coin de l'œil, Malvina bougea ses merveilleux cils. Kostia continua à manger. Elle le regarda à nouveau, cette fois en gardant son regard sur lui une seconde de plus. Kostia voyait tout cela, mais il ne comprenait pas du tout pourquoi elle le regardait, lui, un garçon ordinaire, absolument pas remarquable. Et surtout, que devait-il faire à présent ?

« Comment tu t'appelles ? demanda la fille en souriant. Son sourire était semblable à celui d'un ange.

—Kostia.

—Et moi, Christina.

—Ils se turent.

—Tu es venu tout seul ? demanda Christina.

—Non, avec mon oncle.

—Et moi avec ma mamie.

Christina-Malvina raconta qu'elle vivait avec sa grand-mère mais qu'avant, elle habitait avec sa mère. Mais grand-mère l'avait prise avec elle. Elle n'avait pas de papa, grand-mère allait à l'église et travaillait à la cuisine.

« Tiens, elle est là, ma grand-mère, dit-elle en montrant une des vieilles qui s'activaient aux fourneaux. Et ton oncle, il est déjà parti ?

—Non. Il est là-bas. »

Et Kostia montrait du menton Oleg, assis à l'autre bout de la table.

Christina ouvrit de grands yeux, et tout le bleu du ciel se déversa sur Kostia.

« Oleg ? demanda-t-elle, avec un mouvement des cils

—Oui.

—C'est ton oncle ?

—Oui. Kostia ne comprenait pas ce qui justifiait cette admiration, mais il sentit que de ce moment, sa propre valeur aux yeux de cette fille avait beaucoup augmenté.

Presque en face d'eux se trouvait la sœur de Yana, la fille qui était arrivée juste avant le repas. Kostia l'avait remarquée tout de suite lorsqu'il s'était assis. Elle avait au poignet une petite chaîne brillante avec des pierres.

Yana était assis à côté et tout en faisant marcher sa cuiller avec une étonnante rapidité, elle trouvait encore le temps de parler. Parfois elle riait, se tournait vers sa sœur. Celle-ci l'écoutait gentiment avec l'air d'une bonne reine et un demi-sourire. Elle se tenait droite, mangeait posément et sans se presser, regardant devant elle, un peu hautaine, de ses yeux marron clair. Entendant que Kostia avait un lien avec Oleg, elle commença par le regarder en plissant les yeux, alors qu'elle n'avait aucun problème de vision, puis elle fit des yeux un mouvement circulaire tellement étonnant que Kostia ne put s'empêcher de détourner le regard.

« Salut, dit-elle, comme si elle venait seulement de le remarquer, et ses lèvres pleines et brillantes s'entrouvrirent. Bien dessinées, elles avaient la nuance rouge tendre qu'ont seulement les filles très jeunes et en bonne santé.

—Salut. Kostia s'arrêta de manger.

—Comment tu t'appelles ?

—Kostia.

—Et moi, Mary ».

Le bout des dents éclatantes se montra coquettement. Difficile de dire si c'était un sourire ou simplement comme ça... mais c'était impressionnant. Les lèvres humides remuèrent à nouveau et des mots parvinrent jusqu'à Kostia.

« Tu as quel âge ?

Kostia continuait à la regarder.

– Moi, j’ai treize ans », dit Mary en réponse à son silence.

Kostia regardait et n’en revenait pas. Il voyait devant lui une fille de seize ans avec des rondeurs qu’une de treize ans ne peut pas encore avoir. La madone adolescente.

« Moi aussi, j’ai treize ans, finit-il par dire.

–Tu devrais te dépêcher, l’interrompit Christina aux yeux bleus, voyant que Kostia en avait oublié de manger. Ça va être aux adultes de déjeuner. »

Il mangea tout jusqu’à la dernière cuillerée, mais en oubliant encore une fois d’en sentir le goût.

Après le déjeuner, tout le monde se leva, chanta la prière et alla porter sa vaisselle dans une grande cuve tout au fond de la cuisine. Kostia pensait que maintenant, chacun allait rentrer chez soi mais personne ne se pressait de partir. Oleg, et à sa suite toute la bande, passèrent à la file indienne dans le vieux jardin.

\*\*\*

Ils se retrouvèrent dans la clairière à côté de la chapelle. La belle Mary, condescendant à descendre de son piédestal royal, se joignit aux autres filles. Elles étaient plus nombreuses que les garçons dans le petit groupe, sept en tout. En fait de garçons, à part Kostia, Igor, qui était arrivé en retard et le petit Micha, il n’y en avait pas d’autres.

Kostia et Igor, sans s’être concertés, s’étaient mis à l’écart de la bruyante bande des filles. Ils s’assirent ensemble sur une large poutre posée à une extrémité de la clairière. Les filles se groupèrent autour d’Oleg et commencèrent à piailler. Micha s’approcha plus près et se mêla à la discussion en criant non des mots, mais des sons criards et sonores du genre « Euh !, Ouh ! Hi ! ». Par moments il émettait un son guttural prolongé qui rappelait de loin la parole humaine. Puis il les laissa tomber, se détourna et se dirigea vers Igor et Kostia.

Il s’approcha très près et la saleté de son corps presque nu fit reculer Kostia. Sentant une vague d’aversion, Micha, comme un petit animal, s’écarta et s’assit dans l’herbe. Il allait ouvrir la bouche pour dire quelque chose, mais la referma aussitôt et se contenta de lancer des éclairs avec ses yeux sauvages. Il portait un short, plutôt un chiffon qui en aurait vu de toutes sortes et des sandales blanc sale sur ses pieds nus.

Igor et Kostia restaient silencieux, mais ils sentaient entre eux une inexplicable ressemblance. Ni l’un ni l’autre n’avait voulu prendre la parole devant Michka, obéissant à ce sentiment obscur qui naît lorsque dans un groupe s’infiltrer un intrus.

Igor souffrait d’épilepsie. C’est sa mère qui l’avait amené à l’église quand il avait à peine sept ans, dans l’espoir que la maladie, qui avait selon elle un caractère démoniaque, céderait. Cette femme énergique avait deux emplois, et un troisième à mi temps pour nourrir et habiller trois enfants. Ils avaient grandi sans père. Pour autant elle ne manquait pas de sens pratique : pour l’enfant malade, qu’on ne pouvait absolument pas laisser seul, l’église servait en quelque sorte de jardin d’enfants, où la plupart du temps, il était sous surveillance.

Igor avait grandi silencieux à l’extrême, renfermé, et s’il parlait, c’était très peu et très sérieusement. Il gardait le plus souvent les yeux baissés et quand il les relevait, on y lisait l’extraordinaire sincérité d’un autre monde, comme s’il disait : « Je suis exactement comme vous me voyez, je ne cache rien. »

Un jour il avait entendu un sermon extrêmement touchant du père Vladimir sur l’orgueil et l’humilité qui avait envahi son âme et pénétré son cœur. Et la semence était, comme on dit, tombée sur un terrain favorable : elle y avait fait croître la crainte de s’enorgueillir, de blesser quelqu’un par une parole dure, ou même simplement d’exprimer une opinion. Il sentait que dieu lui-même l’observait, invisible. Depuis lors, aucune pensée mesquine, inutile ou puérile ne pouvait accaparer son attention. La joie vaine, bête, terrestre ne pouvait émouvoir son cœur. Il chassait tout cela de lui, sans pitié, comme des démons qui en voudraient à sa pureté. Et son âme restait vierge, vide, ouverte à des peurs sombres et douloureuses. Il avait froid à l’intérieur, se sentait mal dans sa peau ; la solitude et l’ennui étaient ses meilleures amies. Au demeurant, Igor avait une bonté d’âme qui lui permettait de vivre tant bien que mal et de s’entendre avec son entourage. Les gens aimaient bien ses yeux gris et honnêtes, son air sérieux et modeste même pour des brouilles, sa douceur et sa totale incapacité à contredire et à défendre son point de vue. Kostia écouta un moment les voix des filles dans la clairière et celle d’Oleg, qui criait plus fort de temps à autre. Finalement, le silence prolongé finit par le mettre mal à l’aise.

Cette Mary... elle a vraiment treize ans, dit-il pour rompre le silence.

Ah, Marinka, répondit Igor presque négligemment, elle a douze ans.

Kostia le regarda, dubitatif. Il ne savait pas encore qu’Igor ne mentait jamais.

Et toi, tu as quel âge ? demanda Kostia.

Bientôt quinze.

Il y eut à nouveau un silence.

Mary et Yana, elles sont sœurs ? Il n'arrivait pas à l'appeler Marinka.

Oui. Et Micha aussi. Micha, c'est leur frère.

Le visage de Kostia trahit qu'il ne s'attendait pas du tout à cela.

Seulement ils n'ont pas le même père, expliqua Igor.

Et on a aussi Kolia ! éructa fièrement Micha, assis un peu à l'écart. Cela le flattait qu'on parle de lui et cela lui donnait de droit de participer à la conversation des grands.

Kostia reporta son regard interrogateur sur Igor.

Oui, et Kolia. Il est né il n'y a pas longtemps.

Lui aussi, il a un autre papa ! ajouta Micha, mais personne ne faisait plus attention à lui.

Yana arriva en courant.

Alors, on joue à quoi ? Elle était rouge et essoufflée. Ses pommettes étaient écarlates et ses yeux brillaient presque autant que ceux de Micha, mais c'était plutôt de joie que de sauvagerie. Avec ses huit ans, Yana était la plus jeune des fillettes, mais aussi la plus dégourdie.

« Eh bien, hésitait Igor. Comme d'hab.

—Et c'est quoi comme d'hab ? Tu dis : ou bien au drapeau rouge, ou à la vache bleue ou bien au bourreau et au détective.

—Hmmm. Igor faisait des efforts pour prendre une décision, mais c'était au-dessus de ses forces.

—Mais dis quelque chose, on est partagées. On est trois à vouloir la vache bleue, trois pour le drapeau rouge et marina, Michka et moi pour le bourreau et le détective. Il nous manque une voix.

—Au bourreau et le détective, dit Kostia, qui ne savait même pas de quoi il retournait.

Yana partit en courant en criant joyeusement : « Au bourreau et au détective ! » Elle fut accueillie aux cris de « C'est pas de jeu ! Ça ne compte pas ! »

Mais toute la troupe venait déjà dans leur direction.

Oleg s'assit sur la poutre en poussant un peu Igor et Kostia. Visiblement, c'était sa place favorite. Les fillettes s'installèrent autour d'eux dans l'herbe. Des petits papiers apparurent, roulés en tubes. Kostia en reçut un. Il le tourna dans ses mains sans savoir qu'en faire. Igor déroula le sien, Kostia en fit autant. Il était écrit : Juge. Il ne comprenait rien.

« Je vous préviens, comme nous avons des nouveaux, dit Oleg en regardant Kostia. Personne ne doit dire ce qui est écrit sur son papier, surtout si c'est écrit « voleur ». Sinon, c'est vingt coups de bâton et on recommence tout depuis le début. On ne chuchote pas et on ne fait pas de signes. Tout le monde s'écarte de la distance des bras tendus.

Les filles s'affairèrent aussitôt. Dix paires d'yeux s'allumèrent dans l'attente du spectacle. Oleg demanda : « Qui est le détective ?

—C'est moi, répondit Igor.

—Maintenant on va choisir la victime, dit Oleg, qui commença à réciter la comptine.

C'est Natacha qui fut désignée, la fille dont tous les doigts de la main étaient de la même longueur. Jusque là elle était restée assise sans rien dire mais elle n'eut pas plutôt entendu son nom qu'elle se mit à s'agiter. Les filles poussèrent toutes en chœur une exclamation méprisante, quelque chose comme « Oh, l'horreur ! » Et en effet, quand Natacha se mit à parler, tout s'expliqua. Les mots sortaient de sa bouche avec autant de difficulté que si elle les composait elle-même, tout son propos était décousu et incompréhensible. Avant de commencer à parler, elle passa une bonne minute à réfléchir.

Victime, racontez votre histoire, dit Igor.

« J'ai... Je... j'ai.. (tout cela étalé sur une minute). Natacha se tut et regarda Oleg.

—Allez, Natacha, dit-il pour l'aider, invente une histoire. Par exemple on t'a volé quelque chose.

—On m'a volé... puis un long silence. Des produits...

—C'est ça, l'encourageait Oleg. Il la regardait attentivement et curieusement, son attention l'aidait à parler.

—Comment cela s'est-il passé ? demanda Igor.

–C’était mon anniversaire –Natacha prononça cette phrase très lentement en réfléchissant à chaque mot. Quand elle eut fini, les filles poussèrent un soupir de soulagement.

–Vous avez des soupçons sur quelqu’un ? Igor interrogeait de façon sérieuse, comme si il était effectivement un détective et qu’il ne jouait pas un rôle.

–Oui.

–Qui ?

Elle s’agita et jeta un regard sur Oleg.

–Eh bien, Natacha, qui y a-t- à un anniversaire ?

–Des invités ! dit-elle, toute contente.

Les filles pouffèrent.

Natacha ne remarqua pas leur mépris. Dans ses grands yeux clairs la pensée s’était arrêtée définitivement. Par moments quelque chose comme une idée s’y allumait mais, faute de mots pour se dire, s’éteignait aussitôt. Ses cils fins et droits, inclinés vers le bas, son corps développé la faisaient ressembler à une vache triste. Le rythme lent de ses paroles, l’absence presque totale de mimique, son visage de bois, tout son air bête était incompréhensible et insupportable pour les filles. Parmi elles, elle faisait figure de vache égarée dans une troupe de flamands roses.

Quand elle eut fini de parler, une vague de soulagement et de gaieté longtemps contenue parcourut le groupe. Micha lui jeta une pierre. Oleg lui donna une claque sur la nuque, pas forte mais sèche. Micha ne comprenait pas les mots.

« Quand avez-vous constaté la perte des provisions ? Igor continuait l’interrogatoire.

– Après le départ des invités, répondit Natacha.

– Quand est parti le dernier invité ?

– A neuf heures.

– Où étaient les provisions ?

– Dans le frigo.

– Qu’est-ce qui a disparu exactement ?

– Un saucisson, du pain, de la confiture.

– C’est peut-être vous qui les avez mangés ?

Pour économiser les mots, Natacha fit un signe de dénégation.

« Quelle quantité y avait-il ?

– Le saucisson, trois kilos, le pain, trois baguettes, la confiture, trois bocaux. »

Natacha énumérait tout cela avec l’aide d’Oleg, qu’elle regardait sans cesse pour vérifier qu’elle disait bien ce qu’il fallait.

Igor voulait encore demander quelque chose, mais les filles se mirent à crier pour qu’il se taise et passe à la seconde partie du jeu, l’interrogatoire des suspects.

Yana fut la première à répondre. Elle dit que oui, elle faisait partie des invités. Elle énuméra tous les plats et les boissons qu’il y avait sur la table, sans oublier le dessert. Elle décrivit dans le détail les rideaux aux fenêtres, le lustre au plafond, le tapis sur le sol, et les meubles de la pièce. Elle s’était tellement prise au jeu qu’elle avait complètement oublié de décrire la maîtresse de maison. Elle ajouta vers la fin :

« Elle avait une robe vert brillant jusqu’à terre et des chaussures vertes à talons. Yana composait son histoire aussi habilement et judicieusement que si elle lisait un texte écrit. De temps en temps, elle échangeait des regards avec sa sœur et toutes deux riaient. De son récit il ressortait qu’elle était restée précisément jusqu’à neuf heures.

« Euh... dit Igor quand ce flot terrible de détails eut été déversé. Il était dépassé et essayait de saisir une pensée qui se dérobait.

– Pour emporter autant de provisions, dit-il enfin, recouvrant se esprits, il fallait avoir pris un sac. On ne pouvait pas tout emporter à la main. Vous aviez un sac avec vous ?

Yana réfléchit une seconde :

–J’avais une valise !

–Une valise ? pour aller à un anniversaire ?

–Tout de suite après l’anniversaire, je devais m’en aller. »

Igor se tut un instant, dit deux fois « Hm... » et appela le suspect suivant, Christina. Elle vint jusqu'au centre dans l'espace libre, et s'assit sur l'herbe, étalant joliment la corolle de sa robe bleue. Ses mouvements étaient lents et élégants, comme si elle donnait à tous les assistants la possibilité de l'admirer. Elle commença ainsi :

« Je suis venue à cet anniversaire... elle réfléchit un peu. Avec ma copine. On s'est ennuyé. Tout de suite après, on devait partir.

–Alors, vous aviez aussi apporté votre valise ?

– Non, j'avais... un sac comme ça, en bandoulière. »

–Christine passa ses doigts potelés sur son épaule effleurant la courroie imaginaire. Sa paume était toute ronde, presque enfantine, avec des fossettes à la base de chaque doigt.

–Un grand ?

–Pas très grand. Comme ça. Elle dessina en l'air un petit objet de forme complexe. Un grand, je le soulèverais pas.

–Où est-ce que vous aviez l'intention d'aller.

–A l'étranger. Avec ma copine, il y avait longtemps qu'on y pensait et puis voilà, on s'était décidé. Elle regardait les assistants avec l'air de dire : « Hein, c'est bien trouvé ? »

–Vous partiez toutes les deux ou avec quelqu'un d'autre ?

Christine réfléchit.

–Toutes les deux.

Ce fut au tour d'Igor de réfléchir :

–En quels termes étiez-vous avec la victime ? Vous étiez amies ?

–Non, nous n'étions pas amies.

–Pourquoi est-ce qu'elle vous avait invitées...

–Je ne sais pas. Christine haussa une petite épaule ronde. Sûrement qu'elle voulait qu'on devienne amies.

–Encore une question : à quelle heure êtes-vous partie ?

–A neuf heures.

Igor se tourna vers la « victime » Natacha :

Dites-moi, les invités sont partis tous ensemble ou l'un après l'autre ?

Tous ensemble, balbutia-t-elle.

Ouais. Igor réfléchit. « Suspect suivant. » Et il désigna Mary.

Elle vint à l'endroit même où s'était assise Christine, comme sur une scène. Son visage était animé, ses joues un peu plus roses qu'avant, et l'on voyait à ses yeux qui lançait des étincelles qu'elle était impatiente de parler.

« Je ne comprends pas comment je suis venue à cet anniversaire, commença-t-elle. Je ne suis pas du tout amie avec la victime. Elle est d'une mauvaise famille. Elle vit mal, pauvrement, salement. Je ne sais pas pourquoi elle m'a invitée, mais j'y suis allée. Il n'y avait rien à manger. Je pense qu'elle avait dû tout cacher dans le frigo. Elle est radine, d'ailleurs. On n'a même pas dansé, il n'y avait pas de musique. Elle ne sait pas recevoir. Je suis restée un peu et je suis partie ; ça ne me plaisait pas.

Mais la victime a dit que tout le monde était parti à neuf heures.

–Ah, oui. Je suis partie à neuf heures. Seulement je n'ai pas regardé ma montre.

–Vous aviez un sac avec vous, ou une valise ?

–Même... Oui, j'avais un sac.

–Pour quoi faire à un anniversaire ?

–Je comptais aller faire les courses après.

–Vous aviez un grand sac ?

–Non.

–Mais trois kilos de saucisson, trois baguettes de pain et trois bocaux de confitures auraient tenu dedans ?

–Oui.

Ensuite Igor interrogea les autres, et il s'avéra que tous étaient venus avec un sac et étaient partis à neuf heures. Il réfléchit.

–Ouais... il convoqua à nouveau Mary.

–Vous étiez venue avec un sac parce que vous comptiez aller faire les courses. Donc, votre sac était vide ?

–Oui.

–Ah ah. Il la dévisagea. Bien.

–Maintenant Yana. Il regarda attentivement Yana. Qu’est-ce que vous aviez dans votre valise ?

–Mes affaires. Puisque je m’apprêtais à partir !

–Je comprends. Au cours de la soirée, vous avez ouvert votre valise ?

–Non... je ne l’ai pas ouverte ? Pourquoi est-ce que je l’aurais ouverte ?

–Dites-moi, elle était bien pleine ?

–Eh bien oui... j’ai pas mal d’affaires. Rien que les chaussures, vingt paires, et les robes !pour chaque robe les chaussures assorties.

–C’est-à-dire que vos affaires sont restées dans la valise jusqu’à la fin de la soirée ?

–Bien. Donc Marina avait un sac vide, et Yana une valise pleine. Il réfléchit un moment. Christine, qu’y avait-il dans votre sac ?

–Mes affaires, répondit Christine en baissant les yeux.

–Elle était très pleine ?

–Bien sûr. Elle souriait légèrement, découvrant les fossettes de ses joues. C’est que nous partions pour l’étranger.

–Vous l’avez ouvert au cours de la soirée ?

–Christine réfléchit.

–Oui... Je l’ai ouvert.

–Pour quoi faire ?

–Je voulais voir si tout était en ordre. Cette personne qui fêtait son anniversaire, elle... elle.. elle aurait pu me voler quelque chose !

–Christine, la victime ne peut pas t’avoir volé quelque chose, corrigea Oleg. Ne mets pas l’enquête sur une fausse piste.

–Mais je n’ai pas dit qu’elle avait volé. J’ai juste dit qu’elle aurait pu voler...

–Donc, tout était à sa place ? demanda Igor.

–Oui.

–Et vous êtes finalement partie avec un sac plein ?

–Christina s’agita. Des taches roses apparurent sur son petit visage blanc.

–Non, j’en ai vidé une partie...

–Pourquoi ?

–Il m’a semblé que j’avais pris trop de choses.

–vous avez laissé une partie de vos affaires chez une étrangère.

–Eh bien quoi ?

–Chez votre voleuse ?

–Je partais pour l’étranger pour longtemps... pour toujours. De sorte que ces affaires, j’en avais déjà fait mon deuil.

–Donc quand vous étiez sur le point de partir, il y avait de la place dans votre sac ?

–Oui.

–C’est Christine le voleur ! s’écria Igor.

–L’assemblée bruissait. Le visage de Christine tressaillit.

–C’est ça ? demanda Igor.

–Oui, dit-elle sombrement. Et ses yeux bleus s’assombrirent.

L’allégresse générale augmentait. Il s’y mêlait de la surprise, de l’enthousiasme et de la moquerie

« Qui est le juge ? demanda Oleg.

–C’est moi, dit Kostia.

–Combien de coups fixes-tu comme châtiment au voleur ?

–Kostia regarda Christine :



–Et... des coups de quoi ?

–De manche à balai crièrent les filles d'une seule voix.

On apporta un balai avec un manche en bois. Kostia le regarda, puis reporta les yeux sur Christina et dit timidement :

–Trois coups...

Mais Mary, de sa place, intervint :

–Je suis le procureur, dit-elle, je trouve que c'est trop peu. Trente coups ! »

Christine et Mary échangèrent des regards éloquentes où il n'y avait plus rien d'enfantin. Il y eut une seconde de silence puis le tohu bohu reprit.

« Silence ! » tonna Oleg, dominant les voix. Les enfants se calmèrent. « Qui est l'avocat ? »

Une petite voix mal assurée balbutia :

« C'est moi.

Tous se retournèrent. C'était Natacha. Christine laissa échapper un soupir désolé. Le bruit reprit brusquement et se calma tout aussi soudainement. L'intrigue et le combat brillaient dans les yeux.

–Défends-la, lui dit Oleg. Eh bien, qu'est-ce que tu attends ?

–Natacha fit entendre des sons inarticulés.

–Combien de coups tu donnes à Christine ? demanda Oleg calmement et patiemment, essayant de l'aider.

–Trente... chuchota-t-elle, et dans ses yeux la peur s'ajoutait à l'absence de pensée.

–Elle ne connaît pas les chiffres ! Christine la regardait avec effroi. Elle ne comprend pas !

–Natacha, tu dois adoucir la peine. Oleg essayait de la convaincre. Tu es le défenseur. Christine a été condamnée à trente coups, et toi, tu dis moins.

–Elle ne comprend pas ! la voix de Christine se muait en cri, ses yeux s'emplirent de larmes.

Un cri inimaginable s'éleva.

Kostia essayait de se représenter comment on battrait Christine avec le bois du balai, mais il n'y arrivait pas. Sa robe, ses cheveux, tout son être aérien n'était pas fait pour être battu. Certes, l'être en question avait les yeux rouges et le nez qui se plissait, mais cependant il était absolument impossible de s'imaginer le bâton tombant et retombant sur elle. Il s'approcha de Natacha et murmura :

–Dis par exemple...

–On ne souffle pas ! » hurla le procureur Mary avec un regard mauvais en direction de Kostia. Ses sourcils se rejoignaient à la racine du nez et son œil se fit aigu comme celui d'un épervier. Son visage s'tout métamorphosé. Où était passée la madone qui bavardait avec Kostia une heure auparavant ? A présent, c'est une tigresse qui le regardait. Il lui sembla même que les yeux marron foncé étaient devenus jaunes comme ceux d'un fauve.

Natacha essaya de dire quelque chose mais sa gorge n'émit qu'un son rauque et animal. Son regard allait de l'une à l'autre de ses camarades, épouvanté, et tout embryon de pensée avait disparu de son visage.

–Ça ne compte pas, cria Christine. Elle ne comprend pas !

–C'est le destin, dit Oleg.

–Y a pas de destin ! Il fallait pas la prendre ! Comment est-ce qu'on peut jouer avec une conne...

–Christine ! l'interrompit Oleg, sévèrement.

Il y eut un silence.

–Qui est le bourreau ? » demanda Oleg.

Micha bondit au milieu. Il sautait joyeusement, comme un ressort qu'on a longtemps maintenu et qu'on relâche enfin. Son visage crasseux était déformé par l'anticipation du plaisir. Christine fondit en larmes.

Le lieu du supplice était fixé depuis longtemps. C'était cette poutre sur laquelle tous aimaient tant s'asseoir. Elle était de la bonne largeur et de la bonne longueur pour que n'importe qui puisse y tenir en position allongée.

Christine s'approcha avec une expression chagrine et s'allongea sur le ventre, en oubliant de le faire élégamment. Elle ne pleurait pas. Micha prit le balai par les crins, prit ses marques d'un air consciencieux et frappa à l'endroit le plus charnu. Christina poussa un grand cri.

« Micha ! Oleg retint son bras. Tu y vas trop fort. Cela peut faire des bleus. »

Micha réfréna son ardeur, mais par moments, il s'oubliait et frappait Christine sans pitié.

Quand le châtement fut accompli, Christine se leva, se toucha les fesses, fit une grimace et essuya une larme. Son visage brûlait du feu de la honte et de l'humiliation.

« C'est fini. Je ne joue plus avec vous », dit-elle.

Elle passa devant eux et s'en alla.

\*\*\*

Le voyage de retour passait à travers deux prés. Ensuite commençait le cimetière. Puis un autre champ et une plantation, et l'on voyait les abords de la ville : le château d'eau, le magasin bleu au coin et le bâtiment neuf en briques jaunes qu'on venait juste de construire. Tout ici, à Ukraïnsk, avait paru à Kostia gris et poussiéreux ; mis à présent il remarquait que toute la ville était noyée dans la verdure. La verdure, cette protectrice des architectes sans talent, s'en donnait ici à cœur joie librement et impunément : les arbres en rangs tortueux bordaient les rues, s'entassaient dans les cours, se faufilaient dans les endroits les plus inattendus. Ici un arbre s'enfonçait soudain dans un passage étroit et malcommode entre les maisons, là un groupe d'arbres cachait toute une maison de la rue comme si elle n'existait plus, et les gens ne voyaient plus le soleil ni l'été ni l'hiver. Dans les parcs, les arbustes ne connaissaient pas la main du jardinier, et les rosiers, que le sécateur n'effleurait presque jamais, rappelaient beaucoup leur cousin roturier l'églantier. Mais ici et là, sur les massifs desséchés envahis par les mauvaises herbes et piétinés par les passants essayaient de fleurir de petites fleurs toutes clairsemées, et voilà, la ville fleurissait. La ville menait ses habitants par les routes tracées au cordeau, chacun chez soi et chacun vers son destin.

\*\*\*

Le lendemain était dimanche.

L'humeur de Kostia s'était un peu améliorée, mais aujourd'hui encore, l'office lui parut insupportablement long. Le chant monotone des vieilles le berçait, provoquait des rêves paisibles ; le léger nuage d'encens invisible qui emplissait l'espace, tous les coins et toutes les fissures, rendait la conscience légère et semblable à un nuage.

La pensée s'arrêtait, se tournant vers les innombrables images insensées qui flottaient devant ses yeux. Kostia chancela. Droit devant lui surgit le visage d'Igor. Il était enveloppé dans ses longs vêtements dorés avec des objets dorés dans les mains. « Je dors encore », se dit Kostia et il ouvrit plus grands les yeux. La vision ne disparaissait pas. Le véritable Igor, avec de vrais vêtements dorés, se tenait près du porche, à côté du prêtre.

Il avait dans les mains un plat en or et sur le plat beaucoup-beaucoup de petits sacs multicolores. Kostia fut un peu ébahi mais au bout d'une minute, il s'était habitué et il l'observait en essayant de ne pas s'y attacher plus que cela. Apparemment, Igor l'avait remarqué lui aussi. Kostia lui sourit. Le visage d'Igor demeura imperturbable.

« Il ne me reconnaît pas ou quoi ? pensa Kostia. Igor devint encore plus sérieux et détourna les yeux.

« Je suis sacristain, lui dit-il quand l'office fut terminé et qu'ils se retrouvèrent dans le vieux jardin.

Oleg était en retard. Le père Vladimir l'avait appelé pour une affaire, et les enfants pendant ce temps-là étaient livrés à eux-mêmes.

« Et qu'est-ce que c'est, un sacristain ?

– Ça veut dire serviteur. Celui qui assiste le père.

– Hier aussi, tu l'assistais ?

– Oui.

– Pourquoi je ne t'ai pas vu ?

– Je ne sais pas. Tu dormais, sans doute. » Sur le visage d'Igor passa quelque chose comme un sourire.

« Ça arrive quand on reste debout longtemps. Tu dors et l'office continue. Ça m'arrivait aussi des fois, au début.

– Comment tu es arrivé là ?

– A l'autel ? C'est Oleg qui a demandé pour moi au père Vladimir. Bien que... à cause de ma maladie...

– Et qu'est-ce que tu fais là-bas, à l'intérieur ?

– Après l'office ? Je range l'autel.

– Comment ça ?

– Je passe l'aspirateur, je lave par terre, comme à la maison.

– C'est intéressant là-bas ?

– Igor perdit l'insouciance qui commençait à poindre.

– C’est un lieu sacré. »

Kostia prit lui aussi une expression sérieuse. Ils restèrent silencieux un moment. Dans la clairière, les fillettes organisaient on ne sait quels jeux. Kostia les montra du menton.

« Et pourquoi elles ne viennent pas à l’office ?

– Je ne sais pas. Igor haussa les épaules. Elles ne veulent pas. »

Une des fillettes, une boulotte, qui ressemblait de loin à un petit veau, se détacha du groupe et se dirigea vers eux. Elle venait droit sur eux mais avec l’air de se promener simplement. Elle avait une robe de coton à petites fleurs, dans son poing elle serrait quelque chose. Elle s’approcha et s’assit sur la poutre sans rien dire.

« Bonjour, Valia », dit Igor.

C’était si touchant et cela ressemblait si peu au ton sec qu’il avait d’habitude que Kostia ne put s’empêcher de la regarder.

De près, Valia n’était pas du tout grosse, mais plutôt trapue, une solide fille de quatorze ans. Elle n’avait de gros que les épaules, la poitrine et le cou, ce qui la faisait paraître massive et gauche. En revanche elle avait un joli teint et ses cheveux, attachés en arrière en queue de cheval, formaient de grosses boucles de seigle. Elle jeta un regard sur Kostia. Les fentes des yeux sous ses sourcils incolores brillaient d’un éclat moqueur.

« C’est toi, le fils d’Oleg ? demanda-t-elle.

– Je ne suis pas son fils. » Kostia la regarda surpris, tant la question était posée d’un ton déplacé. « Je suis son neveu.

– Ah, bon, mais c’est pareil. » Valia souriait pour elle-même. Son sourire disait : « Aha... je comprends. Maintenant tout est clair. » Kostia eut même l’impression qu’elle hochait légèrement la tête au rythme de ses pensées.

Igor sortit de sa poche un bonbon et le lui tendit sans rien dire. Le bonbon était un peu écrasé et fondu à cause de la chaleur, mais sans aucun doute en chocolat. *Les contes de grand-mère*, lisait-on sur l’emballage.

– Merci<sup>1</sup> », dit Valia, la bouche en cœur. Elle déplia le bonbon, en mordit la moitié et commença à le mâcher.

« Il ne nous apprend pas comme il faut, dit-elle en s’adressant à Igor. Et elle claqua la langue.

– Pourquoi ?

– Premièrement, (Valia énumérait avec ses doigts) on devrait l’appeler Oleg Léonidovitch<sup>2</sup>, et pas Oleg. Deuxièmement, lui dire vous. Et troisièmement, il doit nous apprendre d’abord la parole divine et ensuite seulement à chanter. Et avant ça, on devrait assister à l’office, voilà ! » Elle regardait Igor avec un air de supériorité.

« Et puis quoi ? »

Apparemment, son flegme ne faisait qu’agacer Valia davantage. Elle expédia nerveusement dans sa bouche l’autre moitié du bonbon.

« Eh bien que ce n’est pas un vrai ! continua-t-elle tout en mâchant. Pas un vrai maître. » Et pour s’assurer qu’Igor l’écoutait, elle répéta une troisième fois :

« Des maîtres comme ça, ça n’existe pas ! »

Igor baissa les yeux pour indiquer qu’il ne discuterait pas des maîtres et des formateurs. En revanche Kostia la regarda sans aménité :

« Comment ils sont, les maîtres ? demanda-t-il.

– Ils sont sévères. » Valia roula le papier du bonbon en boule. « Et puis d’abord... » Elle le jeta à ses pieds négligemment... « Les maîtres ils ne jouent pas avec les enfants ; ils leur apprennent des choses. Et Oleg, lui, il nous gâte et puis c’est tout. Il va nous gâter complètement, et on en oubliera l’église. »

Kostia fut étonné par son visage. Il remarqua qu’aucun muscle ne jouait et qu’aucune ombre de doute ne la touchait. Son visage était lisse, blanc et exempt de doutes et de questions. Kostia voulut répondre quelque chose de dur, émouvoir cette assurance ; mais ce visage l’empêchait de penser, le privait de mots, arrêta ses idées à la source et après quelques instants de cette souffrance, il ne trouva rien de mieux que de marmonner :

« Eh bien, tu n’as qu’à y aller, à l’église ; qui est-ce qui t’en empêche ?

– Non ! dit-elle, l’œil brillant et implacable. C’est lui qui doit nous emmener. Et elle insistait sur « lui ». Et lui, il nous emmène juste à la cantine ! »

---

<sup>1</sup> En français dans le texte.

<sup>2</sup> L’emploi du patronyme en plus du prénom est une marque de respect. [NdTr]

Kostia se tut, rassembla ses idées :

« Eh bien ne viens pas avec nous si ça ne te plaît pas !

– Et tu es qui, toi, pour me chasser ? » Elle s’avança un peu vers lui. « Il faut que ce soit comme il faut ! Tu penses que parce que tu es son fils, tu peux tout te permettre ?

– Je ne suis pas son fils !

– On s’en fout. » Elle fit un geste de la main. « Je vais le dire à grand-mère, elle le dira au père Vladimir, et le père Vladimir passera un savon à ton Oleg, dit-elle d’un ton vengeur. »

Kostia regardait la fille sans détourner les yeux, froidement et méchamment. A son tour elle le toisa d’un regard méprisant.

« Tu te crois le plus malin ? »

Kostia décida de ne rien répondre, quand bien même il lui faudrait se mordre la langue. Vania pouffa et prit un air détaché. Puis au bout d’un moment, elle n’y tint plus et éclata de rire.

« Je ne suis pas venue du tout pour ça », dit-elle en regardant Igor d’un air entendu. Il leva sur elle ses yeux francs. Valia lui mit rapidement dans la main ce qu’elle tenait jusque là serré dans son poing, ricana encore une fois et partit en courant, étonnamment vive pour sa constitution.

« Qu’est-ce que c’est que cette peste ? dit Kostia, tout remué, quand elle fut partie.

– C’est ma copine », répondit tranquillement Igor.

Kostia se tut, perplexe.

« Tiens. » Igor déplia le chiffon de papier qu’il avait dans la main, et lut :

« Ce soir à six heures à côté des *Hirondelles* ».

Kostia regarda la feuille, puis en direction d’Igor.

« Tu vas y aller ? »

L’autre hocha la tête en silence.

Kostia en fut un peu bouleversé. Igor avait deux ans de plus que lui, et il brûlait d’envie de lui demander ce qu’ils faisaient lors de ces rendez-vous. Que faisaient d’ailleurs dans leurs rendez-vous tous ces garçons et ces filles qui se promenaient le soir par les rues avec des mines énigmatiques ? Il en voyait chez lui, à Kostroma, ici à Ukraïnsk et partout où il lui arrivait d’aller. Dans le train en face de lui il y vraiment une fille et un gars, ils se tenaient par la main sans arrêt. Apparemment il y en avait partout de ces créatures bizarres, partout où il y avait des humains. Il regarda de côté Igor, une fois encore ; mais non, rien que de très habituel : le profil sévère, sec, les yeux gris regardant droit devant eux. Ils semblaient vides, à part cette expression de profondeur en lui, que tout le monde ne remarquait pas.

« Est-ce qu’il... ? pensait Kostia. Et elle aussi, cette... comment déjà... Valia, elle aussi ? »

Il avait beau essayer, il n’arrivait pas à se la représenter comme une compagne. Quand il rencontrait des couples, il était gêné de regarder les filles ; mais son regard oblique les voyait comme des êtres d’un autre monde – fins et aériens – des elfes ou au moins des papillons veloutés et multicolores.

« Vous allez vous promener ? demanda Kostia, avec un regard prudent en direction d’Igor.

– Je ne sais pas, répondit l’autre, troublé. Si c’est possible.

– Alors, c’est la première fois ? Kostia avait lâché ces mots et il en rougit.

– Non. Igor se tut. C’est la troisième. Seulement elle ne vient pas.

– Comment ça ?

– C’est-à-dire qu’elle vient, mais elle reste loin et elle rigole.

– Et toi ?

– Moi, j’attends. Quand elle voit que je l’ai remarquée, elle se cache tout de suite. Et puis elle regarde et elle rigole encore.

– Elle se moque de toi ?

– Sûrement, oui.

– Ecoute, euh... » Kostia ne savait pas comment poser sa question, tellement elle lui paraissait honteuse.

« Elle... enfin, cette Valia... Elle te plaît ?

Igor répondit sans réfléchir :

– Oui, elle est bien. »

Kostia ne comprenait pas ce que c'était que « bien ». Dans ses représentations une fille pouvait être jolie ou laide, mais « bien »... qu'est-ce qu'il y avait derrière ce mot ? Il voulut le demander, mais Oleg arriva sur ces entrefaites.

## Chapitre 6

Les filles coururent à lui comme des oisillons dans une couveuse, les garçons s'approchèrent sans se presser.

« Bon, alors, on va chanter ? demanda Oleg.

Ils répondirent en chœur :

– Ouiiii !

– Et on va prendre le thé ?

– Ouiii ! » répondirent les voix, encore plus joyeusement.

Aussitôt deux filles se détachèrent du groupe et disparurent dans les profondeurs du jardin. Quelques minutes plus tard, chacune rapporta une poignée de fines brindilles de cerisier.

Il y avait dans l'église un petit fourneau en fonte et une vieille bouilloire émaillée. On fit chauffer le fourneau, on apporta de l'eau de la cuisine. Quand l'eau eut bouilli, on jeta dedans les brindilles lavées et on laissa infuser.

Oleg fouilla dans sa poche et en tira quelques billets et un peu de monnaie.

Aujourd'hui, c'est fête, dit-il. J'ai touché ma paie. Alors on a assez... il compta l'argent... pour un kilo de sucre ou de la glace. Qu'est-ce qu'on va prendre ?

Un bruit s'éleva.

« De la glace pour tout le monde ? demanda timidement une fillette.

– Chacun une moitié, répondit Oleg. »

Le bruit s'éleva de nouveau.

« Bon, on achète la glace et on demandera du sucre à la cuisine ! » proposa Yana.

Valia la regarda comme regardent les gens qui connaissent la vie.

« Tu peux toujours attendre. »

Yana ne se découragea pas :

« Alors avec la moitié de l'argent, on achète du sucre et avec l'autre moitié, de la glace.

– Ça fait un quart chacun ? » Valia faisait grise mine.

Les fillettes se mirent à brailler, chacune proposant sa solution à qui mieux mieux.

« On va faire comme ça. Oleg haussa le ton pour calmer le chahut. On achète un verre de sucre et avec le reste, la glace. Ça va ? »

On entendait de toutes parts :

« Oui, oui, un verre. Et quelle glace ? »

Oleg regarda de nouveau son argent :

« La moins chère qu'on pourra trouver.

Des voix s'élevèrent : la « plombière », c'est la moins chère.

– Et il y a aussi la « plombière au chocolat».

– Et la « Blanche-neige » avec des raisins !

– Et la « sportive » : des noix et du lait concentré.

– Non, la meilleure, c'est le « Chat botté », c'est au pavot !

– Il n'y a pas meilleure que la Sportive !

– Tu l'as goûtée ?

– Oui !

– C'est pas vrai !

– C'est toi qui mens, ta mère, elle t'achète même pas un bretzel !

– C'est la tienne, mais moi, ma mère, elle m'achète de la glace tous les jours !

– Ah oui ? Vous mangez un épi de maïs bouilli à vous tous, tu crois que je le sais pas ?

– Mais toi-même ! Bohémienne, va !

– Ça suffit ! cria Oleg. Silence ! répéta-t-il, et tout le monde se tut. Prenons six parts de plombière et un verre de sucre. D'accord ? »

Tout le monde fut d'accord. Mais à présent se posait aux fillettes une nouvelle question, non moins brûlante : qui irait au magasin ? Les garçons ne se bouscullaient pas pour y aller, cela faisait déjà moins de concurrence.

« On va y aller, Marina et moi, dit Yana.

– Non, moi, s'interposa Valia.

– C'est toujours toi ! lancèrent les autres. Chacune son tour !

– C'est pas tout le temps ! » Valia partit en guerre seule contre toutes. « Simplement je compte bien les sous.

– Ah oui ? Nous aussi, on sait compter. »

La discussion aurait duré une éternité si Oleg n'avait fini par choisir Yana et Marina.

\*\*\*

Les deux sœurs allèrent au magasin et les autres filles se dispersèrent dans la clairière. Oleg resta dans la vieille chapelle pour surveiller la bouilloire avec Igor et Kostia.

Les garçons étaient assis de chaque côté, tout près du fourneau, et regardaient le feu, fascinés. Oleg cassait les charbons avec un tisonnier, faisant jaillir une gerbe d'étincelles écarlates.

« Ce n'est pas comme ça que les pêcheurs brûleront en enfer ? » demanda Igor.

Son visage restait imperturbable mais des reflets rouges le parcouraient et on aurait dit que la vie, indomptable, battait aux tréfonds de son être.

Oleg ne disait rien ? Puis il dit, un peu à contrecœur :

« C'est une allégorie. Personne ne brûlera.

– Et la flamme écarlate qui ne s'éteint pas ?

– La flamme... Oleg choisissait ses mots. Ce n'est pas une flamme au sens propre, ce sont les tourments moraux : les reproches, le repentir, la honte. Et d'ailleurs, tu n'as pas besoin de penser à tout cela, tu es déjà puni ici bas, dans une certaine mesure.

– C'est de ma maladie que tu...

– Oui.

– L'épilepsie, c'est bien la possession par les démons ?

– C'est le père Vladimir qui a dit ça ?

– Non... je l'ai compris dans son sermon.

– Je ne suis pas sûr que tu aies bien compris. »

Igor avait toujours son regard interrogateur.

« Ecoute, il vaut mieux que tu ne penses pas trop à tout ça.

– Alors à quoi il faut que je pense ?

– A ton âge, il est temps de penser à l'avenir. Pense à ce que tu voudrais faire dans la vie, ce à quoi tu voudrais arriver.

– Et les péchés, alors ?

– Les péchés... Ton péché, c'est ta jeunesse. Tu ne remarqueras même pas comme tu t'en débarrasseras facilement.

– Mais est-ce que ce n'est pas un péché que de penser à l'avenir quand il faudrait penser à la vie éternelle ?

– Hm... le Christ pensait à l'avenir.

– Le père Vladimir n'a rien dit de pareil.

– Il n'a pas eu besoin d'en parler. Cela découle de l'Evangile : le Christ a enseigné ses disciples, donc il pensait à l'avenir, logique ?

– C'est logique.

– Donc ce n'est pas un péché pour nous d'y penser quelquefois. »

Igor ne disait rien. Oleg remuait les charbons du fourneau, et de nouveau des éclairs éclairaient leurs visages.

« Alors qu'est-ce que tu envisages de faire ? Il est grand temps, tu as quinze ans quand même. Si tu décides pour l'IUT, il faut commencer à te préparer dès maintenant.

– Je ne sais pas... Igor se troublait. Aujourd'hui je veux une chose, demain une autre, et je ne sais pas à quoi m'arrêter.

– Par exemple ?

– Par exemple j'aimerais faire de la danse, mais je comprends que c'est impossible.

– Oui. Oleg acquiesça. Ça ne te convient pas.

– Non, ce n'est pas dans ce sens. Je ne pensais pas à ma maladie mais au fait que c'est une activité du péché !

– Mais écoute. Oleg le regarda dans les yeux. D'abord nous sommes des laïcs, quand même. Par conséquent pour nous ce n'est pas vraiment un gros péché. Bon mais deuxièmement... est-ce que tu t'y vois ? Et si tu t'effondres devant tout le monde ?

– Ce n'est pas ça qui m'ennuie ! Cela ne fera pas tort à mon âme.

– Non. Mais est-ce que c'est une activité pour un homme ?

– Non, c'était comme ça, comme distraction.

– Ah, comme distraction, alors là, oui, c'est possible. Et qu'est-ce que tu aimerais d'autre ?

– Musicien, comme toi.

– En tant que distraction ?

– Oui, et si ça marche bien, alors sérieusement.

– Mais en fait, ça ne gagne pas spécialement bien... Si tu as une famille, tu auras du mal à la nourrir. »

Igor rougit.

« Mais je pourrais me produire, donner des concerts. »

Oleg ne répondit pas tout de suite.

« Et ta mère, elle te conseille quelque chose à ce sujet ?

– Oui. Maman veut que j'aie à faire des études pour être diplomate. »

Oleg le regarda attentivement.

« Et toi, qu'est-ce que tu en penses ?

– Je ne suis pas d'accord. Igor secoua légèrement la tête. Tout ça, c'est un peu... il ne trouvait pas le mot qui convenait.

– Irréaliste ? suggéra Oleg.

– Oui.

– Tout juste. C'est ce que je voulais dire. Il te faut quelque chose de plus pratique. Quelque chose qui te permette de manger. Toi, avec ton zèle, tu pourrais devenir un bon économiste, tu as les capacités. Ou sinon, comptable. En plus, comme enfant d'une famille nombreuse, en prenant en compte ta situation, il doit y avoir des dispenses. Réfléchis-y. Si tu trouves quelque chose, on ira ensemble se renseigner sur les conditions d'admission. Tu peux aussi obtenir une bourse. Ça aiderait ta mère. Qu'est-ce que tu en dis ? »

Igor ne répondit rien, mais des ses yeux passa une expression d'ennui presque indiscernable, qu'on ne pouvait remarquer que si on le connaissait bien.

« Je pense, dit-il timidement, que dans les métiers réalistes, ce qui me plairait le plus, ce serait pilote d'essais. Seulement je ne sais pas encore où il y a une formation pour ça. »

Oleg le regarda, médusé. Puis il détourna les yeux vers le feu et reprit son tisonnier.

A cet instant Valia glissa la tête dans la porte.

« Vous restez là ? demanda-t-elle.

– Oui, » répondit Oleg pour tout le monde.

Kostia fronça le sourcil. Valia s'approcha et se glissa entre Oleg et Kostia, sans prêter la moindre attention ce dernier. A contrecœur, celui-ci dut se pousser.

« C'est toujours elles que tu choisis, dit-elle à Oleg comme s'ils étaient seuls, et elle fit la moue.

– Les autres, elles disent que c'est toujours toi que je choisis.

– Ce n'est pas compliqué, Yanka et Marinka, c'est tes chouchoutes !

– Mauvaise pioche !

– C'est qui alors ? demanda-t-elle, les yeux rivés sur lui.

– Valentine, dit Oleg d'un air très sérieux. Ne sois pas aussi chipie.

– Qui c'est, dis-le !

– Vous êtes toutes mes préférées.

– Non, dis-le !

– Bon, je vais te le dire. » Et il ajouta, en baissant la voix : « Seulement dans l'oreille. »

Des yeux, il montrait Kostia et Igor. Valia approcha l'oreille docilement. Oleg chuchota quelque chose.

« C'est pas vrai ! dit-elle en riant et en le regardant dans les yeux. Tu fais que dire des mensonges ! »

Oleg faisait de signes pour qu'elle se taise.

« Je vais le dire, je vais le dire à tout le monde ! »

Oleg se prit la tête à deux mains et prit un air de martyr.

« Bon, alors dis si c'est vrai. »

Oleg secoua la tête négativement :

« Non ? »

Il hocha la tête affirmativement.

« Tu me fais marcher ! »

Les joues de Valia s'enflammèrent, son air sérieux s'évanouit et un diabolin dansa dans ses yeux. Kostia observait la scène du coin de l'œil.

« De quoi est-ce que vous parliez ici ? demanda Valia comme quelqu'un qui a le droit de savoir.

– On parlait de l'avenir.

– De l'avenir ? Ses yeux trahirent un sentiment de tendresse mêlée de tristesse.

– Oui. Et toi, tu y penses à ton avenir ?

– Moi ? Je pense...

– Bon, eh bien qu'est-ce que tu penses ?

– Moi, je... Sur son visage se lisait à peine un effort de pensée.

– Dis-moi, dit Oleg pour l'aider. Comment tu te vois ?

– Je me vois... je me vois très riche ! lança-t-elle soudain.

– Comment au juste ?

– Eh bien j'ai un frigo plein de provisions, plein de vêtements...

– Des vêtements, tu dis. Et qu'est-ce que tu voudrais de plus ?

– De plus ? Je voudrais une maison, une grande, avec plein-plein de pièces. Et que chacun ait sa chambre

– Ah, je comprends : tu voudrais vivre dans un foyer ?

– Pfouh ! Toi alors ! » Elle regarda Oleg vexée. Cette maison est à moi et j'en suis responsable.

– Aha, tu travailles comme gardienne du foyer.

– Bon, ça suffit, arrête !

– D'accord, je ne dis plus rien.

– Bref, résuma Valia, une grande maison (elle montra avec les mains la grandeur de la maison). Dedans il y a plein-plein de vêtements et de provisions.

– J'ai compris. Tu travailles au foyer et comme ça tu es nourrie gracieusement à la cantine. C'est ça ?

– Non.

– Et quoi, alors ?

– Je veux que tout ça soit à moi ! à moi ! à moi ! s'écria Valia en tapant du pied.

– Bon, on a réglé les affaires et les provisions. Oleg fit une pause. Et tu n'aurais pas envie d'aller étudier, d'apprendre quelque chose... d'intéressant ?

– Quelque chose d'intéressant ? sur le visage de Valia se lisait l'étonnement ; elle recula un peu pour mieux voir Oleg.

– Bien oui, il y a bien quelque chose qui t'intéresse dans la vie ? Tu pourrais étudier ça plus à fond, entrer dans un IUT pour avoir un bon métier... »

Une expression de dégoût affleura sur ses lèvres.

« Quel métier ? Pour quoi faire un métier ?



– Et comment tu comptes vivre ? Comment tu vas gagner l’argent qui te sera nécessaire pour l’acquisition de la maison et de la quantité de vêtements.

– Ha ! Mais je me marierai.

– Qui voudra de toi, sans instruction.

– Eh bien ils voudront de moi.

– D’où tiens-tu cette assurance ? »

A cela Valia ne répondit rien, elle se contenta de relever encore plus haut le menton et parcourut l’espace devant elle d’un regard méprisant. Elle ne distinguait rien dans cet espace, ni les gens, ni les objets ; comme si Oleg, Igor et Kostia s’étaient fondus ensemble avec le poêle, la bouilloire et les murs tout autour. Il dura à peine une seconde, ce regard, et elle n’en eut pas conscience, mais Kostia se sentit tout à coup petit et nul. Il s’écarta d’elle encore davantage et s’enfonça dans le coin.

« L’essentiel, c’est de savoir y faire, déclara-t-elle.

– Qui est-ce qui t’a dit ça ?

– Nastka.

– Quelle Nastka ?

– Ah, Valia fit un geste vague de la main. Une voisine.

– Et elle, cette Nastka, elle sait y faire ?

– Ben... sûrement.

– C’est-à-dire, pour l’instant personne ne l’a demandée en mariage.

– Elle vient juste d’avoir seize ans...

– Alors, elle a la vie devant elle.

Sur ces mots, la porte s’ouvrit et la pénombre de la chapelle fut coupée en deux par un rayon de soleil. C’étaient Yana et Marina qui revenaient. Yana tenait à la main un minuscule sac de sucre, et Marina un paquet un peu plus gros avec la glace. Toute la bande des enfants s’engouffra à leur suite. Quelqu’un portait sur un plateau des verres empruntés à la cuisine.

Tout le monde prit place autour du poêle et le partage de la glace commença. Dix paires d’yeux enfantins suivaient attentivement le couteau qui découpait des bâtonnets égaux dans les cornets. Quand la glace fut partagée, chacun prit son morceau et le mangea en silence, consciencieusement.

\*\*\*

Après le thé et la glace, tout le monde prit place autour du piano et on commença à répéter. Soudain (par quel miracle ?) une voix s’éleva, fine et tendre, et si haute et si pure que Kostia se sentit mal à l’aise. On aurait dit que cette voix naissait en lui. Ses cheveux se dressèrent sur sa tête et tout son corps fut parcouru d’un frisson magique à peine perceptible.

Il était à l’extrémité du rang et celle qui chantait au centre. Il tourna la tête et voulut voir son visage, mais il ne vit qu’un profil, comme un paraphe tracé d’un seul trait, le bout du nez, bougeant en mesure, et aussi que la chanteuse était plutôt grande, presque aussi grande que lui.

D’autres voix entrèrent à la suite, et tout le chœur résonna comme un seul instrument bien accordé dans les mains d’un maître expérimenté. Kostia ressentait le chant ce jour-là comme quelque chose d’extraordinaire. Il flottait mollement dedans sans faire aucun effort, et en même temps cette voix le transportait facilement. Et les paroles des chansons qu’il ne connaissait pas lui devenaient connues comme par miracle, et il reconnaissait la mélodie et il chantait aussitôt, sans erreur, la note voulue. Quand les derniers sons se turent, Kostia avait réussi à oublier la merveilleuse chanteuse, tant il était absorbé par la sensation qu’il éprouvait dans le flux commun des voix.

Après la répétition tous les enfants s’égaillèrent bruyamment dans la vieille chapelle et lui resta à sa place comme cloué sur place. Oleg lui dit : « Bravo ».

Est-ce que vraiment il m’a entendu chanter en particulier ? pensa Kostia. Et il lui demanda :

« J’ai bien chanté ?

Tu n’as pas déparé dans le chœur aujourd’hui. »

Une grande fille s’approcha d’Oleg. Une robe claire, démodée avec de grosses fleurs décolorées par le temps sur la jupe et sur la poitrine. La soie n’était pas de celles que l’on portait maintenant et que Kostia appelait de la soie, mais quelque chose d’autre, un tissu extrêmement fin (ça se voyait à l’œil nu) impossible à repasser correctement. Aux endroits où le fer n’avait pas accès on voyait de petits plis. Kostia ne pouvait pas ne pas regarder cette robe. La fille posa sur lui un regard oblique bleu sombre.

« Arina », dit Oleg.

Il ne s'adressait pas à elle, il ne la félicitait pas ; il prononçait simplement son nom. Il le prononçait comme si ce nom à lui seul était un compliment, comme s'il avait dit non pas « Arina », mais « Magnifique. »

« Je te présente Kostia. Kostia, tu ne connais pas encore notre Arina », répéta-t-il, prononçant encore une fois son « Magnifique ».

Kostia regarda le visage de la fille (jusque là, il avait évité de la regarder en face) et ne lui trouva rien de particulier. Un visage trop sévère, pincé même, les lèvres serrées. Les petits yeux à peine enfoncés regardaient au loin. Seule la peau était extraordinaire. Kostia ne trouvait pas de mots exacts pour la définir, mais il n'en avait jamais vue de semblable. Elle n'était ni rose, ni jaune, mais exclusivement d'un blanc uni et d'une transparence incroyable.

Mais toute cette blancheur ne donnait pas une impression de pâleur ni de maladie. Au contraire, on sentait chez elle quelque chose de plus que la santé. Kostia voulut se nommer, mais contre toute attente, ses lèvres étaient sèches et ne lui obéissaient plus. La première syllabe de son nom ne sortait pas, et il ne réussit à dire que « Tia ». Il essaya encore de dire « enchanté », mais émit à la place une espèce de soupir.

Arina le regarda en passant, par pure politesse, elle l'effleura du regard et l'oublia dans la seconde qui suivit, dès qu'eut cessé son bredouillement.

« Pourquoi tu n'es pas venue hier ? demanda Oleg.

–Tania était malade. Sa voix était basse et faible, pas du tout celle avec laquelle elle chantait.

–C'est grave ?

–Elle est à l'hôpital. »

Arina et Oleg échangeaient maintenant à deux et Kostia restait à côté sans trop savoir pourquoi.

–Qu'est-ce qu'elle a ?

–Quelque chose, je ne sais pas. On n'a pas défini encore.

–Bizarre. Dans quel service est-ce qu'elle est ? »

Arina haussa les épaules, montrant que ce genre de détails ne l'intéressait pas.

Christina s'approcha d'eux. Aujourd'hui elle avait une autre robe, bouffante à fronces, elle lui allait aussi bien que celle de la veille mais découvrait davantage les bras et le cou. Le décolleté laissait voir ses clavicules minces. Son visage clair et pur ne gardait pas la moindre trace de l'humiliation de la veille, comme si c'était une autre fille, et non plus la Christine qu'on avait battue avec le manche à balai. Son visage, comme celui que l'on dessine aux chérubins, souriait, un ovale tendre et un peu potelé. Arina avec sa beauté froide et son sérieux, dans sa robe du siècle dernier, paraissait moche à côté d'elle.

« On joue ? » demanda Christine, bien qu'il fût évident qu'on allait jouer. Tous les enfants s'étaient dispersés dans la rue et cavalcadaient en poussant des cris en attendant le début des jeux.

Ce jour-là on joua encore au détective et au bourreau. Ce fut Kostia le voleur. Et le détective, cette fois, était Oleg. Il le perça à jour assez rapidement mais fit durer le plaisir. Kostia éprouvait des sentiments étranges. Quand Oleg le poussait dans ses retranchements, il trouvait chaque fois une astuce logique et « tordait » l'histoire jusqu'aux limites du possible. Dans ces moments-là, il éprouvait à la fois la difficulté, mais du plaisir, il jouait. Mais quand on le traita de « voleur » ce mot le blessa à un point qui le surprit lui-même, comme s'il ne s'agissait pas d'un jeu, mais de la réalité. Il pâlit de colère. Ce n'était pas le châtement qui l'humiliait, non le fait qu'on le batte avec un balai, mais le fait qu'on l'ait découvert, percé à jour, comme un petit garçon, comme un imbécile sans expérience ; il devint sombre.

Ce jour-là, c'est Christina qui faisait le bourreau. Elle frappait pour de rire, faisait la coquette, et riait en montrant les fossettes de ses joues. Mais tout ce temps où Kostia était allongé sur la poutre, la vexation et l'humiliation le rongeaient.

« Ce n'est qu'un jeu » se disait-il pour se persuader.

C'était bientôt l'heure du goûter, mais personne ne songeait à partir. Les enfants n'avaient pas envie de se séparer, de quitter le jeu et Oleg, car ils ne devaient se retrouver que dans une semaine. Après « le bourreau et le détective », on joua au « drapeau rouge » et ensuite à « la vache bleue ».

Arina jouait aussi, mais un peu à contrecœur. La maladie soudaine de sa sœur l'avait prise au dépourvu. Elle ne pouvait pas penser à autre chose ; tout son être en était empoisonné, toutes ses pensées, tous ses sentiments se nourrissaient de ce mot effrayant : avortement.

Un poison invisible coulait en elle, laissant des traces dans ses yeux assombris, dans le dessin à la craie de son visage. Sur ses lèvres s'était posée une expression d'adulte chagrin.

Au début, elle avait été effrayée : Avortement ? Et elle avait levé sur sa sœur des yeux confiants mais pleins d'angoisse.

Tania était l'aînée, Tania était plus intelligente, Tania pouvait toujours la protéger, et maintenant ? Est-ce qu'elle pouvait, elle, protéger Tania ? Arina avait eu envie de pleurer, mais elle s'était retenue – elle pensait que ses larmes auraient perturbé sa sœur.

« Tu viendras avec moi ? » avait demandé Tania.

Arina s'était contenté d'acquiescer.

« Tu attendras qu'on t'appelle ? »

Arina avait hoché la tête à nouveau et demandé, s'enhardissant :

« Tu as peur ? »

Tania avait laissé retomber sa tête dans ses mains. Les larmes coulaient entre ses doigts serrés. Arina regardait ses ongles rongés, dont le vernis s'écaillait, elle la regardait étaler ses larmes sur ses joues, diluant le rimmel, et une odeur de cosmétique bon marché emplissait la pièce.

Puis elle était allée dans le couloir, où sur une plaque blanche se détachait en gros caractères GYNECOLOGIE, et elle avait attendu. Elle avait un peu la nausée. Au mur une affiche invitait à avoir un mode de vie sain ; sur l'appui de la fenêtre dont la peinture s'écaillait se mourait une chétive fleur vert pâle. Contre le mur, des chaises attachées ensemble, mais Arina ne s'assit pas, elle ne pouvait dominer le sentiment de dégoût que lui inspiraient toutes ces choses. Elle tendait l'oreille délicatement comme si elle pouvait entendre ce qui se faisait là-bas, en haut, dans la salle d'opération. Se laissant glisser le long du mur, elle s'accroupit, enlaça ses genoux de ses bras et resta là longtemps, une éternité...

Si tout le corps s'immobilise, et que l'on reste dans la position du fœtus, non pas un moment, mais pour une heure, et que la vie s'immobilise en nous, on peut entendre et comprendre ce qui arrive à quelqu'un d'autre là, maintenant, au même moment. Au début, Arina avait le cafard. Elle pensa que c'était à cause de ce mur de béton froid qui lui pesait sur le dos. Sa propre vie se ramassa et commença à se retirer tout doucement et à se flétrir comme une feuille jaunie. Les sons moururent, les couleurs s'effacèrent, les objets nauséux disparurent, un vide insupportable regardait en elle par des pupilles mortes et lentement, lentement, elle glissa dans un gouffre. Cela dura un temps incroyablement long, cet instant de la mort. Tout se répétait encore et encore, comme si le vide s'emparait de sa conscience et la mettait à la torture.

Puis vint le détachement. Elle était à nouveau là, dans ce monde-ci, dans le monde unidimensionnel, vide et absurde.

Une aide-soignante au visage rond et ridé descendit les marches. Après l'avoir regardée de haut en bas et de bas en haut, elle hocha la tête et demanda :

« C'est toi Orabinskaya ? »

– Oui, répondit Arina.

– Viens », dit l'aide-soignante et elle l'emmena par de longs couloirs sombres et des escaliers étroits où leurs pas résonnaient de façon sinistre ; et l'air était imprégné d'une exécration odeur de médicament.

Ils débouchèrent dans un vaste hall. Autour, tout était propre, lumineux, mais même cette propreté avait une odeur particulière, de stérilité et de mort.

Dans la chambre N1, Tania était couchée, ses cheveux couleur des blés étalés sur l'oreiller. Son visage, de la même couleur que les oreillers de l'hôpital, blanc avec des reflets gris, semblait sans vie. Arina fondit en larmes. Il lui semblait que quelque chose s'était déplacé chez sa sœur ; peut-être que c'était cette convulsion qui déformait ses traits.

« Apporte-moi des chiffons, dit Tania d'une voix à peine audible.

– Quoi ? Arina n'avait pas compris.

– Des chiffons. Je saigne.»

Arina acquiesça vivement de la tête. Puis elle s'assit sur le bord du lit et regarda sa sœur longuement.

« Tu as faim ? demanda-t-elle enfin.

– Non.

– Ça ne va pas ? »

Tania se détourna. Arina resta encore quelque temps auprès d'elle, mais Tania resta allongée sur le ventre sans rien dire.

\*\*\*